

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ANONCEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 ; ; six mois, 14 ; ;
 ; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :
 A LILLE : chez M. BÉGIN, libraire, rue de la Grande-Chaussée,
 A PARIS : chez M. LAFFITE-BULLIER, 20, Rue de la Banque.

Elections des 23 et 24 mai

4^{me} CIRCONSCRIPTION

JULES BRAME

CANDIDAT LIBÉRAL

ROUBAIX, 15 MAI 1869.

Bulletin politique.

Hormis les nouvelles électorales, nous ne recevons de l'intérieur aucun renseignement méritant d'être mentionné, ce qui nous permet de jeter un coup d'œil sur la situation dans quelques pays étrangers.

Une première dépêche de Florence avait annoncé que le nouveau cabinet était au complet, allait prêter serment au roi et se présenter aux chambres; quelques difficultés retardent, paraît-il, la solution de la crise, d'après un télégramme plus récent.

On lit dans l'Opinion :

« Le général Menabrea a consenti à renouveler ses tentatives pour une nouvelle combinaison dans laquelle seraient représentées toutes les nuances de la majorité. »

« Dans ce but, hier soir (10 mai) et ce matin, il a réuni au ministère des affaires étrangères, plusieurs députés. Mais les dissentiments continuent sur la question de savoir quel portefeuille serait confié à M. Minghetti. »

D'après les derniers avis de Florence, ces difficultés ne seraient pas si sérieuses qu'on ne puisse s'attendre à recevoir, d'un moment à l'autre, la nouvelle de la formation du nouveau cabinet.

L'affaire du maire de Corck est terminée. M. O'Sullivan a résigné ses fonctions

en prenant l'engagement de ne pas chercher à être réélu, et de refuser son mandat en cas de réélection. Par suite de cette décision, la chambre des communes, sur la proposition de M. Gladstone, a renvoyé à un mois la seconde lecture du bill restreignant les pouvoirs du maire de Cork.

Aux dernières nouvelles, on croyait à Madrid que les débats sur la forme gouvernementale, commencent jeudi, dans les cortès.

Les avis de Rio Janeiro du 17 avril portent qu'un corps expéditionnaire brésilien a quitté Assomption pour attaquer Lopez qui a encore 90 soldats et 40 canons concentrés dans une forte position.

Le comte d'Eu a quitté Buenos-Ayres le 8 avril, pour aller prendre le commandement de l'armée alliée.

J. REBOUX.

Encore une nouvelle brochure électorale! Elle a été publiée par Pion et porte ce titre: *L'Empereur*. Imprimée avec un luxe typographique qui donne une très haute idée des ressources pécuniaires de l'auteur, elle contient de bien curieuses pages.

Nous comprenons que les écrivains subventionnés emploient, lorsqu'ils parlent du chef de l'Etat et des institutions impériales, la forme apologetique et louvante. Mais ne dépassent-ils point le but lorsque, comme l'auteur de l'opuscule dont nous parlons, ils appellent Napoléon III, *l'Empereur de l'Humanité*?

La nouvelle brochure est pleine de traits de ce genre; seront-ils goûtés du public? Nous en doutons, et, selon nous, M. le ministre de l'intérieur a tort de s'obstiner à en régaler les infortunés lecteurs des feuilles gouvernementales de province. — A. Planquette. (*Journal de Paris*.)

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mercredi 12 mai.

L'événement du jour est, ou plutôt sera la réunion publique de ce soir au Châtelet. M. Emile Ollivier doit y prendre la parole pour répondre à ses détracteurs. Ce sera une conférence politique comme le dit la

Liberté, et l'entrée des électeurs est frappée d'un droit de cinquante centimes; mais il n'est pas probable que M. E. Ollivier parle seul, et vraisemblablement, en l'absence de M. Bancel, ses amis seront là soit pour le défendre, soit pour attaquer son adversaire. On dit que, dimanche, M. Bancel et M. E. Ollivier doivent se trouver en présence dans cette même salle du Châtelet.

Rien d'extraordinaire ne s'est passé hier dans les réunions publiques: M. Devinck a parlé à la salle Valentino et M. Pelletan à la réunion de la barrière d'Italie. La réunion de Valentino présidée par un M. Cousin, maître de pension a été assez orageuse. Le président, croyant qu'il pouvait traiter le public comme ses élèves, a été assez malmené; on l'a traité de pion quand il a parlé de discipline, et un véritable orage a éclaté quand il employa cette malencontreuse expression: faire la police de l'assemblée. Le public l'a renvoyé à son école et la réunion a dû être dissoute à cause du tapage.

A la barrière d'Italie, M. E. Pelletan, qui revient de province, a été vigoureusement attaqué par plusieurs orateurs, et s'excusant sur sa fatigue, après quelques explications, il a quitté la salle avant la fin de la séance.

La réunion du faubourg Saint Jacques, a été dissoute encore: J. Favre y a été violemment attaqué. Quelqu'un ayant protesté en sa faveur, le réponsé de la tribune, traité de canaille, de jésuite; il riposta en traitant ses interrupteurs d'échappés des catacombes.

Rue Monge, il y a eu une réunion d'environ 350 maçons; on s'y est occupé des élections de la Creuse.

M. H. Rochefort vient de publier sa profession de foi: pour un écrivain de sa valeur elle est au dessous du médiocre. Sa candidature d'ailleurs n'a plus de chances sérieuses.

On s'est un peu ému de la comparaison devant le juge d'instruction de M. Cantagrel: à l'occasion du discours prononcé par lui le 5 mai, il serait poursuivi pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement et offenses envers l'Empereur. Il est évident que si l'administration s'efface autant que possible pour laisser aux candidats toute liberté de parole, elle n'entend pas supprimer même momentanément la législation qui est de droit commun. On ne dit pourtant que sur un ordre venu de haut, M. Cantagrel ne sera pas traduit devant les tribunaux.

Je ne dois pas négliger de vous signaler quelques bruits qui persistent au sujet de nouvelles réformes libérales qui suivraient de près les élections. On parle aussi de

l'avènement au pouvoir du tiers parti: c'est là, à notre sens, une exagération d'expression et qui cadre mal l'esprit de la constitution. Il est possible que, dans un avenir peu éloigné, quelques membres éminents de la droite libérale soient appelés à faire partie de la haute administration; mais s'il entre dans le ministère un élément nouveau, ce sera pour y être absorbé, ce ne sera pas le gouvernement lui-même qui deviendra tiers-parti.

Quant aux réformes constitutionnelles, nous croyons que l'on songe en effet à rétablir la responsabilité ministérielle, mais sans diminuer le droit d'initiative et la responsabilité du souverain. C'est un problème à l'étude, et sans doute les manifestations du suffrage universel en aideront la solution réservée à la prérogative impériale.

Sous le titre de *Dossier de 93*, le docteur Grégoire vient de publier une petite brochure vigoureuse où il fait le procès aux hommes et aux doctrines révolutionnaires dont quelques-uns de nos radicaux se prétendent les héritiers. Voici quelques lignes qui résument nettement la pensée de l'auteur:

« J'ai bien étudié, bien réfléchi, bien cherché, et je ne saurais trop le répéter: la Terreur est un crime gravé, insensé, odieux, misérable... et n'a été qu'un dissolvant pour la révolution et le progrès. »

« Et le résultat de l'ensemble de cette révolution que ses instigateurs seuls étaient de grands esprits et de nobles âmes, mais que ceux qui elle a été entreprise n'étaient nullement à sa hauteur et n'en étaient pas dignes. »

« Donc en dépit des lieux communs, des phrases banales et des paquets tout faits que 89 soit à jamais notre exemple et 93 notre leçon. »

Vous savez que le pseudonyme du docteur Grégoire cache un de nos plus fins et seconds auteurs dramatiques, M. Adrien Decourcelle.

l'Allemagne rien de nouveau, et l'on en est toujours à chercher les motifs du récent voyage à Paris de M. Benedetti. On parle d'une entrevue prochaine entre l'empereur Napoléon et le roi Guillaume. M. de Bismark est silencieux.

Vous vous rappelez le bruit qui se fit au sein de la société des gens de lettres à propos de l'indignité réclamée par une minorité d'environ 60 membres contre les écrivains faisant partie de la commission de colportage et appartenant au bureau de la presse. *Sunt verba*, c'est le cas de le dire, car la salle de la rue Saint-Georges retentissait encore de ces anathèmes que le comité de la société adressait au ministre de l'intérieur une demande d'allocation de 5,000 fr. Le ministre l'accordait immédiatement et chargé de transmettre avant-hier cette somme, M. Octave Fénelon, attaché au bureau de la presse, directement mis en cause par la minorité de la société et l'auteur de la brochure adressée à M. J. Simon, alors président. Le choix du messenger fut la seule et malicieuse vengeance de l'administration.

On assure que l'Impératrice a renoncé à son projet de voyage en Palestine

CH. CAROT.

Paris, 12 Mai 1869.

Hélas! non cela n'est pas passé. Cela dure toujours. Où fuir? Où se cacher? Où aller? Où ne pas aller? Sur deux millions d'habitants qu'il y a dans la grande fourmillière, combien en trouverait-on qui n'eussent point la tête à l'envers? Ce sont partout les mêmes clamours, les mêmes affiches, les mêmes hommes. Pendant tout ce joli mois de mai, d'ordinaire tout fleuri de violettes et d'aubépinés, Paris sera tout ce qu'il vous plaira, excepté la capitale des arts, du bon goût et du plaisir. Ceux qui aiment la vie facile font déjà atteler leurs calesches pour aller trouver ailleurs un peu de silence et de solitude.

Un jour, un voyageur traversait le désert de Sahara. A un certain moment, il aperçut sur le sable quelque chose qui ressemblait à un petit sac perdu sans doute par une caravane. — Allah soit loué! dit-il, voilà des dattes!

Harassé de fatigue, mourant de faim, brûlé par la soif, il se baissa afin de ramasser cette trouvaille qui devait le refaire. — Hélas! reprit-il, en hochant la tête; ce ne sont pas des dattes; ce no

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 14 MAI 1869.

VIOLETTE

(SUITE.)

Violette embrassa sa vieille mie, et la quitta, l'engageant à espérer. Elle-même pourtant se prit à douter fort lorsqu'elle se trouva seule. Tout d'abord un instinct de prudence et de pénétration, malheureusement trop rare dans les cœurs ardents et généreux tel que l'était le sien, l'avertit qu'il ne fallait rien presser, mais sonder le terrain d'abord, y affermir ses pas tremblants, avant de pouvoir tendre la main à l'exilé et livrer l'assaut au cœur du père. Mais, en parlant de pénétration et de prudence, nous nous sommes peut-être mépris: c'était l'humilité de Violette surtout, sa douce et sainte et grande vertu, qui la rendait ainsi timide et en même temps clairvoyante. Elle ne se sentait point disposée, comme auraient pu l'être tant d'autres, à se prévaloir de l'extrême sollicitude, de la tendresse profonde et exclusive que lui témoignait M. de Kervélen. Son bon grand-père avait beau la combler de marques d'affection, de prévenances, d'égards, elle ne pouvait s'imaginer qu'un seul de ses desirs de jeune

filie pût être pour lui une loi; une de ses inspirations, même la plus juste et la meilleure, sa règle de conduite et son but désiré: « Combien il est bon, bien indulgent et tendre! — se disait-elle à chaque prévenance nouvelle, à chaque marque d'amour. — Et tout cela pour moi qui, vis-à-vis de lui, ne suis que si peu de chose! Oh! c'est bien plus que je ne pourrais attendre, bien plus que je n'oserais lui demander. Il faut donc être patiente et savoir mériter tant d'amour, et montrer que je sais me dévouer et aimer aussi, avant de chercher à obtenir un grand bonheur, à faire oublier une grande peine et une grande faute. »

En attendant que son grand-père se déciderait à lui accorder la grâce qu'un jour elle lui demanderait avec instance, la Providence parut se plaire à aller au devant de ses vœux. La bonne m^{re} Marie-Anne ne tarda pas à reprendre un peu de force et de santé; il n'y avait plus de malades, plus d'affligés au château; il semblait que tout se ranimât et s'égayât et sourit à la joyeuse arrivée, à la gracieuse présence de Violette.

III.

Les deux maris de Kervélen, qui vivaient fort retiré d'ordinaire, ne manqua pas cependant de prendre ses mesures pour que sa chère petite-fille ne s'ennuyât point, à la longue, dans la solitude de son château. Dans ce but, il s'empessa de renouveler toutes ses relations de bon voisinage, et Violette fit avec lui des visites

nombreuses, et parfois intéressantes, dans tous les manoirs et villes des environs. Tous deux allaient présenter leurs hommages à M^{me} d'A... au milieu de sa ferme modeste; à M. de B... qu'ils surprisaient entouré de sa meute, au retour d'une battue au chevreuil; à M^{lle} G... qui les reçut dans son petit atelier où elle peignait ses *marines*; à la douairière d'E... qui les entretenait un peu trop longuement des desirs, alliances, circonstances, gestes, actes, faits et méfaits de tous ses voisins actuels, petits et grands, qui, disait-elle avec un soupir, ne valaient pas les anciens gentilshommes de la province; au brave commandant F... qui leur raconta, en détail, le dernier voyage de Dumont-d'Urville, et à l'avocat N... qui les transporta et les retint en plein prétoire, par l'énigme et l'autorité de sa parole, et, si une telle métaphore peut être ici admise, prit plaisir à vider, en leur faveur, tout son sac à procès. Violette, expansive et jeune, joyeuse et vive, ne pouvait pas trouver tout cela fort gracieux, ni fort intéressant. Mais comment une toute jeune fille, une pauvre petite ignorante aurait-elle osé se déplaire à ces causeries raisonnables, à ces entretiens sérieux, qui occupaient et paraissaient charmer ses aînés, ses supérieurs? Elle fit donc de son mieux, elle se donna des apparences, du moins, s'efforça de s'intéresser aux explications de commandant, aux causes de l'avocat, aux belles *étapes* laitières de la baronne. Elle loua les horizons largement azurés et les vagues un peu trop vertes de sa voisine, la courageuse artiste; prêta, deux heures durant, aux menus commérages de la bonne madame d'E... une oreille attentive et

complaisante, et parut se complaire tellement aux nobles récits de chasse que lui fit le Nemrod de la contrée, que celui-ci, en retour, lui envoya gratuitement une garniture complète de plume de faisans, brillant trophée de ses exploits. En un mot, elle fit d'emblée, chose difficile et rare, difficile et rare surtout pour une belle jeune fille de seize ans, la conquête déclarée de tous ses voisins de campagne.

Or, au nombre de ces voisins, il s'en trouvait deux que jusqu'ici nous n'avons point nommés, parce qu'ils n'avaient ni procès, ni meute, ni états de service, ni médailles aux concours régionaux, ni tableaux au chevalet; parce qu'ils vivaient fort unis, fort paisibles en leur simple logis, et s'occupaient extrêmement peu de ce qui pouvait se passer dans le logis des autres. De ceux-ci également, M^{lle} de Clessy-Kervélen acheva la conquête, et ils n'étaient que deux: une mère et son fils, M^{me} Agathe de Valléon et son fils Guy, deux nobles cœurs et deux esprits d'étoffe. Ils vivaient retirés, tranquilles, heureux, de ce grand et doux vie des champs, si sain, si calme et si pur. M^{me} de Valléon, depuis longtemps, depuis l'époque de son veuvage, n'avait jamais quitté sa terre et y faisait beaucoup de bien; Guy, après avoir achevé de brillantes études à Paris, y était revenu et s'y était créé de nombreuses occupations. Et pourtant ce noble Guy avait un cœur intrépide et jeune, une imagination ardente, et de plus, il n'avait pas épousé et flétri les deux parfums de sa jeunesse aux quatre vents du grand tourbillon de Paris. Et si sa mère eût eu plusieurs fils, ou tout au moins une fille encore, pour adoucir son deuil et l'entourer d'un

éût demandé probablement la permission de la quitter, soit pour aller mettre son épée de gentilhomme au service d'une cause noble et sainte, soit pour enrichir la science du fruit de ses recherches, de ses explorations dans les climats lointains. Mais Guy avait courageusement renoncé à ces beaux projets d'avenir, parce qu'il était fils unique et dernier Valléon, parce qu'il se devait à sa race et qu'il aimait sa mère. Voilà pourquoi il vivait silencieusement et simplement, à l'ombre de ses vieux chênes, cultivant son domaine, soignant ses bois, vendant ses blés, protégeant et aimant ses laboureurs. Le rôle de gentilhomme campagnard, tout modeste qu'il est, n'est pas si inutile et si peu enviable après tout; il est bon qu'à notre époque de fièvre, et de luxe et de lucre, ou la plupart ne veulent se présenter au banquet de la vie que l'esprit plein de projets et la bourse pleine d'or, il s'en trouve encore quelques uns, parmi les sages et les forts, les fidèles et les vaillants, qui consentent à se tenir dans leur ombre, un peu à l'écart, le cœur toujours plein de paix et les mains pleines de gerbes.

Mais M^{me} de Valléon s'était dit plusieurs fois, avec sa douce prévoyance de mère, que cette existence calme, monotone, isolée, pourrait bien ne pas suffire toujours à son cher Guy, et elle avait pensé, en même temps, que la tendresse et les soins d'une jeune femme aimante et aimée, l'amour et les caresses d'une famille aimante, pourraient bien aider à lui remplir le cœur, et à l'attacher pour toujours à la solitude, au pays. Jusqu'alors elle s'était contentée de réfléchir et de rêver; quand elle vit Violette, elle espéra. C'est que Violette était gracieuse, belle, modeste,